

Le Français à Londres,  
comédie, par M. de Boissy.  
(Comédiens français, 19  
juillet 1727.)

Boissy, Louis de (1694-1758). Auteur du texte. Le Français à Londres, comédie, par M. de Boissy. (Comédiens français, 19 juillet 1727.). 1727.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



Y. 5778.

LE

FRANÇOIS

A LONDRES.

COMEDIE.

Par M<sup>R</sup> DE BOISSY.



LE  
RANCOIS  
A LONDRES.

COMEDIE.

*Par M<sup>R</sup> DE BOISSY.*



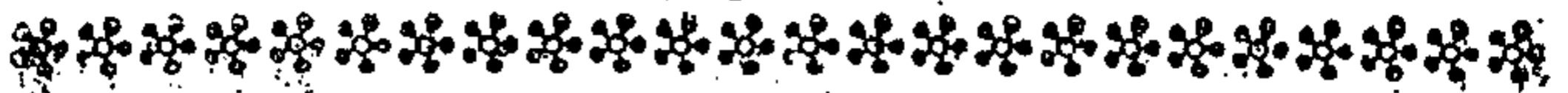
A PARIS,

Chez les Freres BARBOU, rue saint  
Jacques, près la Fontaine Saint Benoît,  
aux Cigognes.

---

M D C C X V I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



## A C T E U R S.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, }  
LE BARON DE POLINVILLE, } François.

ELIANTE, Veuve Angloise.

MILORD CRAFF, Pere d'Eliante.

MILORD HOUZEY, Fils de Milord Craff.

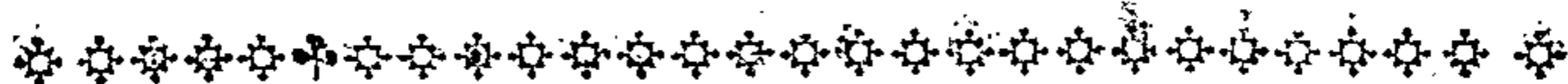
JACQUES ROSBIF, Negociant Anglois.

FINETTE, Servante Françoise.

*La Scene est à Londres, dans un Hôtel  
Garni.*



LE FRANCOIS  
A LONDRES,  
COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

LE BARON DE POLINVILLE, LE  
MARQUIS DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.

**C**E n'étoit pas la peine de me faire  
quitter Paris , le centre du beau  
Monde & de la Politesse ; & je  
me serois bien passé de voir une Ville aussi  
triste & aussi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse Marquis , tu en parlerois  
autrement , si tu avois eu le tems de la  
mieux connoître.

LE MARQUIS.

Non , Baron , je connois assez mon

A



2 LE FRANCOIS A LONDRES,  
Londres , quoique je n'y sois que depuis  
trois semaines : tiens , ce que les Anglois  
ont de mieux , c'est qu'ils parlent François,  
encore ils l'estropient.

L E B A R O N.

Et nous l'estropions nous mêmes pour  
la plûpart , & si nous ne parlons que nô-  
tre Langue, leur conversation est pleine de  
bon sens.

L E M A R Q U I S.

Leur conversation ? ils n'en ont point  
du tout. Ils sont une heure sans parler , &  
n'ont autre chose à vous dire que *Hovvd'yed'o*,  
comment vous portez vous. Cela fait un  
entretien bien amusant.

L E B A R O N.

Les Anglois ne sont pas brillants , mais  
ils sont profonds.

L E M A R Q U I S.

Veux tu que je te dise ? au lieu de passer  
les trois quarts de leur vie dans un Caffé  
à politiquer & à lire des chiffons de Ga-  
zettes , ils feroient mieux de voir bonne  
Compagnie chez eux, d'apprendre à mieux  
recevoir les honnêtes gens qui leur ren-

## C O M È D I E. 3

dent visite , & à sentir un peu mieux ce que vaut un joly homme.

### L E B A R O N.

Sçais tu bien , Marquis , puisque tu m'obliges à te parler sérieusement , qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles comme la tienne ; pour achever de nous décrier dans un Pays où nôtre réputation de sagesse n'est pas trop bien établie , & que tu as déjà donné deux ou trois Scenes qui t'ont fait connoître de toute la Ville.

### L E M A R Q U I S.

Tant mieux les Gens de mérite ne perdent rien à être connus.

### L E B A R O N.

Ouy , mais le malheur est que tu n'es pas icy connu en beau , on t'y tourne partout en ridicule , on dit que tu es un Gentilhomme François si zelé pour la politesse de ton pays , que tu es venu exprès à Londres pour l'y enseigner publiquement , & pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

### L E M A R Q U I S.

Elle en auroit grand besoin , & j'en serois très-capable.

## \* LE FRANÇOIS A LONDRES ;

LE BARON.

Mais sçais tu mon petit parent que l'amour aveugle que tu as pour les manieres françoises te fait extravaguer , qu'aulieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une Nation chez qui tu es , c'est à toi à te conformer à la sienne , & que sans la sage Police qui regne dans Londres , tu te ferois déjà fait vingt affaires pour une.

LE MARQUIS.

Mais sçais tu , mon grand Cousin , que trois ans de séjour que tu as fait à Londres , t'ont furieusement gâté le goût , & que tu y as même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les habitans de cette ville.

LE BARON.

Les Habitans de cette Ville ont l'air étranger , que Diable veux tu dire par là ?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir , cet air libre , ouvert , empessé , pre-venant , gracieux , l'air par excellence ; en un mot l'air que nous avons nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai , Messieurs les Anglois ont tort

## C O M E D I E.

d'avoir l'air Anglois chez eux , ils devroient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

L E M A R Q U I S.

Ne crois pas rire , comme il n'y a qu'un bon goût , il n'y a aussi qu'un bon air , & c'est sans contredit le nôtre.

L E B A R O N.

C'est ce qu'ils te disputeront.

L E M A R Q U I S

Et moy je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France , est un homme qui fait tout de mauvaise grace , qui ne sçait ni marcher , ni s'asseoir , ni se lever , ni tousser , ni cracher , ni éternuer , ni se moucher , qu'il est par conséquent un homme sans manieres , qu'un homme sans manieres n'est presentable nulle part , & que c'est un homme à jeter par les fenêtrés qu'un homme sans manieres.

L E B A R O N.

Oh , M. le Marquis des manieres , si vous trouviez à les troquer contre un peu de bon sens , je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manieres.

L E M A R Q U I S.

C'est pourtant à ces manieres dont tu me

6 LE FRANÇOIS A LONDRES,  
fais tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une  
conquête, mais d'une conquête brillante.

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François  
qui voyagent. Ils sont si prévenus de leur  
prétendu mérite auprès des femmes, qu'ils  
croient que rien ne résiste au brillant de leurs  
airs, aux charmes de leur personne, & qu'ils  
n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes  
les belles d'une contrée; un regard jetté par  
hasard sur eux, une politesse faite sans des-  
sein, leur est un sûr garant d'une victoire par-  
faite. Ils s'érigent en petits conquérans des  
cœurs, & de l'air dont ils quittent la France,  
ils semblent moins partir pour un voyage,  
qu'aller en bonne fortune. Mais Marquis....

LE MARQUIS.

Mais, Baron éternel, ce n'est pas sur un  
regard équivoque, sur une simple civilité que  
je suis assuré qu'on m'aime. C'est parce que  
l'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma per-  
sonne.

LE BARON.

Eh, peut-on sçavoir quel est ce rare objet?

LE MARQUIS.

C'est une jeune veuve de Cantorbéry, fille

## COMEDIE.

d'un Milord, belle, riche, qui est à Londres pour affaire. Le hazard m'a procuré sa connoissance, & je suis venu exprès loger dans cet hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme ?

LE MARQUIS.

Eliante.

LE BARON.

Eliante ! Je la connois, je l'ai vûe plusieurs fois chez Clorinde une de ses amies. C'est une Dame du premier merite.

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parle d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'est pas indifferente.

LE BARON.

Il est vray, je ne le cache point, c'est de toutes les femmes que j'ai vûes, celle dont je rechercherois la possession avec le plus d'ardeur, & je t'avoueray franchement que s'il dépendoit de moy, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS *éclatant de rire.*

Toy, me supplanter, moy ?

A iij

8 LE FRANCOIS A LONDRES,

LE BARON.

Oùi toy même, j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela, mais dis moy, mon très cher Cousin, sçait elle les sentimens que tu as pour elle.

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon, & si tu veux, je me charge de les lui apprendre pour toy.

LE BARON.

Tu es trop obligéant, je prendrai bien cette peine là moi-même, & je n'attens que l'occasion....

LE MARQUIS.

Oh, parbleu, je veux te la procurer, & sans aller plus loin, voici Eliante elle-même qui vient fort à propos pour cela.

## S C E N E I I.

LE BARON. LE MARQUIS. ELIANTE.

LE MARQUIS à *Eliante*.

**M** Adame vous voulez bien que je vous presente ce Gentilhomme François, il est mon Parent & mon Rival tout ensemble, il vous a vû chez Clorinde, vous avez fait sa conquête sans le sçavoir, il cherche l'occasion de vous le déclarer, elle s'offre, je la lui procure.

E L I A N T E.

En verité, Marquis....

L E M A R Q U I S.

Sous un air timide & discret, c'est un garçon dangereux, je vous en avertis. Il veut me supplanter, Madame, il veut me supplanter.

E L I A N T E.

Brisons là, c'est pousser trop loin la plaisanterie.

L E B A R O N.

Madame, la plaisanterie ne tombe que sur moy, je la mérite, le Marquis en badinant n'a



10 LE FRANCOIS A LONDRES.  
dit que la verité. Pardonnez un transport dont  
je n'ai pas été le maître , je n'ai pû m'empê-  
cher de lui avoïer que je n'avois jamais rien  
vû de si adorable que vous ; & de lui témoi-  
gner une surprise mêlée de dépit, sur ce qu'il  
vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être  
aimé de vous.

ELIANTE *au Marquis.*

Quoi, Monsieur, vous êtes capable...

LE MARQUIS.

Eh, Madame, quel mal y a t'il a cela ? Vous  
êtes femme de condition, je suis homme de  
qualité ; vous êtes riche, j'ai du bien ; vous  
êtes veuve, je suis garçon ; vous avez dix-neuf-  
ans, j'en ay vingt-quatre ; vous êtes belle, je  
suis aimable ; nous sommes faits l'un pour  
l'autre, nous nous aimons tous deux, à quoy  
bon le cacher ?

E L I A N T E.

Mais je ne vous aime pas, Monsieur, &  
quand cela seroit, je veux qu'on ait de la dis-  
cretion, j'aime le mystere.

LE MARQUIS.

Le mystere, Madame, ah fy le mauvais  
ragoût.

Où , en France où l'on n'aime que par air , où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire , où l'amour n'est qu'un simple badinage , qu'une tromperie continuelle , & où celui qui trompe le mieux passe toujours pour le plus habile. Mais ce n'est pas icy de même , nous sommes de meilleure foy , nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaisir d'aimer , nous nous en faisons une affaire sérieuse , & la tendresse parmi nous , est un commerce de sentimens , & non pas un trafic de paroles.

## L E M A R Q U I S.

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puisse conter ses amours , & dans le Roman le plus exact il n'y a point de heros qui n'ait son confident. J'ai pris le Baron pour le mien , il est garçon discret , & je suis dans la regle.

## L E B A R O N

J'aurai de la discretion par rapport à Madame ; car pour toi , rien ne m'oblige à garder le secret. C'est un aveu que tu m'as fait par vanité , & non pas une confidence.

E L I A N T E *au Marquis.*

Je vous trouve admirable & . . .

LE MARQUIS.

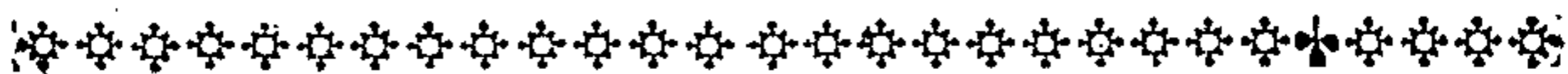
Baron, prens congé de Madame, tu n'as pas l'esprit de t'appercevoir que tu l'ennuyes, tu lui dis des choses defagréables, tu la gênes, tu es ici de trop.

ELIANTE.

Si quelqu'un est ici de trop, ce n'est pas Monsieur.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois pour le coup que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laisse avec lui. Qu'il vous entretienne, Madame, qu'il vous entretienne, je n'y perdrai rien, vous m'en goûterez mieux tantôt. *Il sort.*



SCENE III.

LE BARON. ELIANTE.

ELIANTE.

**V**oilà ce qu'on appelle un François.

LE BARON.

Daignez, Madame, ne pas les confondre tous avec lui, & soyez persuadée qu'il en est.

## E L I A N T E.

Je le sçais, Monsieur, j'en suis pas assez injuste ni assez déraisonnable pour ne pas sentir la difference qu'il y a entre vous & lui, & pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous meritez.

## L E B A R O N.

Oui, vous m'estimez Madame, & vous aimez le Marquis.

E L I A N T E *agitée.*

Moi j'aime le Marquis, qui vous l'a dit, Monsieur?

## L E B A R O N.

Votre émotion, l'air même dont vous vous en défendez.

## E L I A N T E.

Non, je le méprise trop pour l'aimer.

## L E B A R O N.

Je m'y connois, Madame, un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus, que vous êtes fâchée de l'aimer.

14 LE FRANCOIS A LONDRES,  
ELIANTE.

Eh ! que diriez vous si j'en épousois un autre ?

LE BARON.

Un autre ! que je serois heureux si ce choix pouvoit me regarder. Vous ne sçauriez vous venger plus noblement du Marquis , ni faire en même tems le bonheur d'un homme dont vous soyez plus tendrement aimée.

ELIANTE.

M. le Baron....

LE BARON.

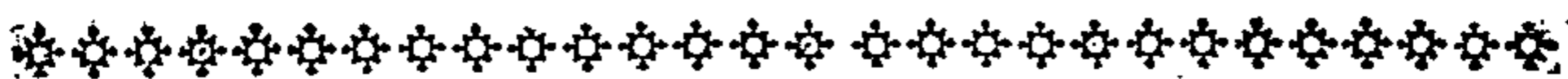
Sans me faire valoir , je possède un bien assez considerable , je fors d'une Maison assez illustre , & j'ai pour vous des sentimens distinguez.

ELIANTE.

Monfieur, la chose est assez serieuse pour meriter une mûre reflexion. Je vous demande du tems pour y penser.

LE BARON.

Adieu, Madame , je vous laisse , l'amour vous parle pour le Marquis. Vous l'aimez toujours , c'est le seul défaut que je vous connoisse , & je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas sitôt. *Il s'en va.*



## S C E N E I V.

E L I A N T E *seule.*

**O**H, je m'en corrigerai, je m'en corrigerai. Je suis femme, & j'ai pû me laisser ébloïir par les graces & par le faux brillant d'un merite superficiel; mais je suis Angloïse en même tems, par consequent capable de me servir de toute ma raison. Si le Marquis continue....



## S C E N E V.

E L I A N T E. F I N E T T E.

F I N E T T E.

**M**Adame, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

E L I A N T E.

Voyons, c'est mon pere qui m'écrit. Je reconnois l'écriture. *Elle lit.*

Je pars en même tems que ma lettre, & je serai demain à Londres sans faute. On m'a écrit que votre Frere hantoit mauvaise compagnie, & qu'il venoit de faire tout nouvellement connoissance avec un certain Marquis François qui acheve de le gâter. Comme je ne puis être à Londres que trois jours,

16 LE FRANCOIS A LONDRES,  
& que je dois delà partir pour la Jamaïque ,  
j'ai resolu de l'emmener & de vous marier  
avant mon départ avec Jacques Rosbif. C'est  
un riche négociant, fort honnête homme, &  
qui n'est pas moins raisonnable pour être un  
peu singulier. Votre extrême jeunesse ne vous  
permet pas de rester veuve, & je compte que  
vous n'aurez pas de peine à vous conformer  
aux volontez d'un pere qui ne cherche que  
votre avantage, & qui vous aime tendrement.

MILORD CRAFF.

F I N E T T E.

Mon sieur votre pere arrive aujourd'hui  
pour vous marier avec Jacques Rosbif? Mi-  
sericorde , c'est bien l'Anglois le plus disgra-  
cieux, le plus taciturne, le plus bisarre, le plus  
impoli que je connoisse.

E L I A N T E.

Ah! Finette, quelle nouvelle ! mon cœur  
est agité de divers mouvemens que je ne puis  
accorder, j'aime le Marquis, & je dois peu  
l'estimer. J'estime le Baron, & je voudrois  
l'aimer. Je hais Rosbif, & il faut que je l'é-  
pouse, puisque mon pere le veut.

F I N E T T E.

Mais, Madame, n'êtes-vous pas veuve,  
par consequent maîtresse de vous-même?

E L I A N T E.

## E L I A N T E.

Ma grande jeunesse, la tendresse que mon pere m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me soustraire à son obéissance.

## F I N E T T E.

Quoi ! vous pourrez, Madame, vous résoudre à épouser encore un homme de votre nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari ? Avez-vous si-tôt oublié la triste vie que vous avez menée, pendant deux ans que vous avez vécu ensemble ? toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur, se levant le matin de mauvaise humeur pour rentrer le soir yvre ; vous laissant seule toute la journée, ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes aussi malheureuses que vous, à faire des noeuds, à tourner votre rouet pour tout amusement, & à joüer de l'éventail pour toute conversation. Mort de ma vie, je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

## E L I A N T E.

Que veux-tu que je fasse ?

B



18 LE FRANÇOIS A LONDRES,  
FINETTE.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuse , & que vous épousiez un homme de mon pays , un François ; considerez, Madame, que c'est la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde ; qu'ils doivent servir de modele aux autres nations , & qu'un François a cent fois plus de politesse & de complaisance pour sa femme , qu'un Anglois n'en a pour sa maîtresse. Une belle Dame comme vous seroit adorée de son mari en France , il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien , que de l'employer à se ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir brillante & parée, attirer tous les regards , assujettir tous les cœurs : le premier appartement, le meilleur carosse, & les plus beaux laquais seroient pour Madame: vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressez à vous plaire , ingenieux à vous amuser , étudier vos goûts , prévenir vos desirs , s'épuiser en fêtes galantes , vous promener de plaisirs en plaisirs , sans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être sifflé de tous les honnêtes gens.

E L I A N T E.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon pere...

## F I N E T T E.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son pere, il faut lui représenter que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse, que vous en avez déjà fait la dure expérience, & qu'il s'offre un parti plus avantageux & plus conforme à votre inclination. Un Marquis François, jeune, riche, bien fait.

## E L I A N T E.

Mon pere n'y consentira jamais, il est déjà prévenu contre lui, comme tu l'as vû par sa lettre, car c'est sûrement de lui dont on lui aura parlé.

## F I N E T T E.

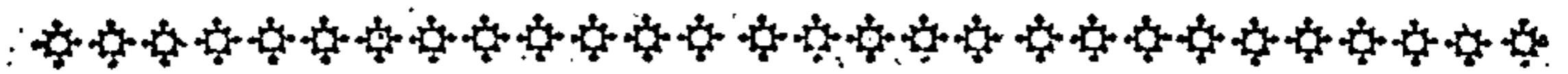
Milord Craff votre pere est un homme sensé, il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

## E L I A N T E.

Moi-même j'ai lieu de n'être pas contente du Marquis, son indiscretion & son étourderie. . . .

## F I N E T T E.

Bon, bon, il faut lui passer quelque chose en faveur de la jeunesse & des graces. Mais voici Milord Houssey votre frere, c'est du fruit nouveau.



S C E N E VI.

MILORD HOUZEY, ELIANTE,  
FINETTE.

MILORD HOUZEY.

**E**H! bon jour, ma petite sœur.

ELIANTE.

Bon jour, mon frere, tu te rends bien rare depuis quelque tems.

MILORD HOUZEY.

Que veux-tu? tu as changé de quartier, & je ne sçai que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure; d'ailleurs depuis que je ne t'ai vûë, j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs, & j'ai fait connoissance avec un jeune Seigneur François, qu'on appelle le Marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux... tiens, moi qui brille sans vanité parmi tout ce qu'il y a de beau à Londres, je ne suis qu'un Maufade auprès de lui, & je ne compte sçavoir vivre que du jour que je le connois. Ah! qu'il m'a appris de choses en cinq ou six conversations, & que je me suis façon-

né avec lui en quatre jours de tems, cela n'est pas concevable, & tu dois me trouver bien changé.

E L I A N T E.

Cela est vrai, je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

F I N E T T E.

Allez, ne la croyez pas, je ne vous ai jamais vû si gentil.

M I L O R D H O U Z E Y.

J'étois sot, timide, embarrassé, quand je me trouvois avec des Dames, je ne sçavois que leur dire; mais à present ce n'est plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes, tu serois étonnée, ma petite sœur. Je suis semillant, je badine, je folâtre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuse toutes. Je paroiss poli, respectueux en public; mais je suis hardi, entreprenant tête à tête. Rien ne plaît plus au beau sexe qu'une noble assurance.

E L I A N T E.

Tu te gâtes, mon frere, & tu deviens libertin.

F I N E T T E.

Une petite pointe de libertinage ne mé-

22 LE FRANCOIS A LONDRES,  
sied point à un jeune homme, & rien ne  
le polit plus que le commerce des femmes.

M I L O R D H O U Z E Y.

Finette a raison, c'est elle qui ma donné  
la premiere leçon de politesse : je ne l'ou-  
blierai pas. Elle est modeste, mes loüanges la  
font rougir.

Ma foi vive les femmes, elles sont l'ame de  
tous les plaisirs ; par exemple, à table rien  
n'est plus charmant qu'une jolie femme en  
pointe de vin, qui chante un air à boire, ou  
qui s'attendrit le verre à la main. Nous au-  
tres Anglois nous n'entendons pas nos in-  
terêts, quand nous vous banissons de nos  
parties. Nous ne buvons que pour boire,  
& nous portons la tristesse jusqu'au sein  
de la joye. Il n'est que les François pour  
faire agreablement la débauche. J'ai fait  
avanthier avec le Marquis le plus delicieux  
sôûper au Lion rouge, le tout accommodé  
par un Cuisinier François, & servi à petits plats,  
mais delicats, nous étions en femmes. Tiens  
ma petite sœur, je n'ai jamais eu tant de plai-  
sir en ma vie. Que d'esprit ! que d'enjoüe-  
ment ! que de volupté ! que nous fismes... que  
nous dismes de jolies choses. je t'y souhaitay  
plus d'une fois, tant je suis bon frere.

## E L I A N T E.

Le Marquis François est un fort bon maître. Il vous instruit bien, à ce que je vois.

## M I L O R D H O U Z E Y.

Je veux te le faire connoître. Il ne sera pas mal aisé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même Hôtel. Je lui ay déjà parlé de toy, sans te nommer pourtant. Il me vient une idée. Je lui dois donner à souper ce soir au Lion rouge. Tout est déjà commandé pour cela. Il faut que tu sois des nôtres, & Finette aussi.

*F I N E T T E faisant la reverence.*

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur.

## E L I A N T E.

Je le veux bien, mais à condition que mon Pere qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la partie.

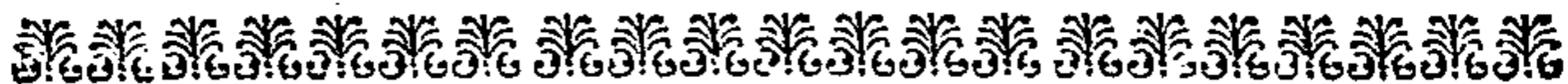
## M I L O R D H O U Z E Y.

Mon Pere arrive aujourd'hui?

## E L I A N T E.

Oui, aujourd'hui même; & vos fredaines, dont il est informé, sont en partie cause de son voyage.

Il vient bien mal à propos. Que ces pères sont incommodes ! voila notre partie dérangée. Adieu, ma sœur, je vais contremander le souper, & déprier nos gens.



## S C E N E V I I.

ELIANTE, FINETTE.

F I N E T T E.

**V**Otre frere se forme, Madame.

E L I A N T E.

Il se gâte plutôt, & le voilà enrollé dans la cotterie de nos beaux d'Angleterre ; engeance ici d'autant plus insupportable qu'elle a tous les vices de vos petits maîtres de France, sans en avoir les graces. Mais quelqu'un vient. Ah ! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus desagréable.

F I N E T T E.

Cela est naturel. Allez, rentrez, Madame. Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la Françoise.

*Eliante rentre.*



## S C E N E V I I I.

JACQUES ROSBIF, FINETTE.

J. ROSBIF *à Finette, qui lui fait plusieurs  
reverences.*

**F**inissez avec toutes vos reverences qui  
ne menent à rien.

F I N E T T E.

Vous êtes naturellement si civil & si hon-  
nête à l'égard des autres, qu'on ne se  
lasse pas de l'être envers vous.

R O S B I F.

Verbiage encore inutile. Venons au fait.  
Où est Eliante?

F I N E T T E.

Elle n'est pas visible.

R O S B I F.

Elle doit l'être pour son prétendu.

F I N E T T E *éclatant de rire.*

Vous son prétendu ah, ah, ah,



26 LE FRANCOIS A LONDRES,  
R O S B I F.

Oui, moi-même ; qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant ?

F I N E T T E.

Je vous demande pardon, Monsieur, mais votre figure est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

R O S B I F.

Vous êtes une impudente avec toute votre politesse.

F I N E T T E.

Mais, Monsieur....

R O S B I F.

Je m'appelle Jacques Rosbif, & non pas Monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là maffligeoit les oreilles. Il y a tant de faquins qui le portent....

F I N E T T E.

Eh bien, Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif y a, regardez-vous dans votre miroir & rendez-vous justice, il vous dira que vous n'êtes ni assez bien mis, pour être présenté à la fille d'un Milord, ni assez aimable pour

être son mari. Je veux vous faire voir un jeune Marquis de chez moi , qui loge dans cet Hôtel. C'est là ce qui s'appelle un joli homme , & si ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes Seigneurs de la Cour.

R O S B I F.

Je gage que c'est cet original de Marquis de Polinville. Je ne serai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait si ridicule. . . .

F I N E T T E.

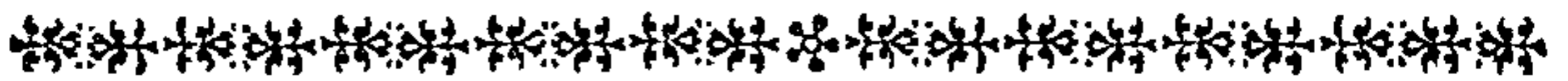
Parlez avec plus de respect d'un François, & sur-tout d'un François homme de qualité.

R O S B I F.

Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité. Je me moque moi d'une noblesse imaginaire, les vrais Gentilshommes ce sont les honnetes gens , il n'y a que le vice de roturier.

F I N E T T E.

C'est là le discours d'un Marchand qui voudroit trancher du Philosophe. Mais je vois entrer Monsieur le Marquis lui-même. Vous allez trouver à qui parler.



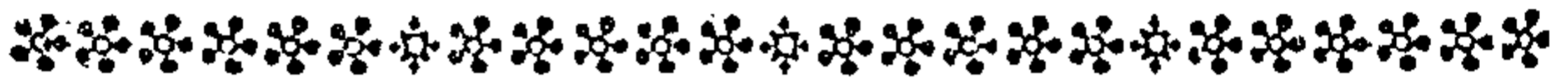
S C E N E I X.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE *au Marquis.*

**M**onsieur le Marquis, voilà un homme que je vous donne à decrasser. Il en a grand besoin, je vous le recommande : son nom est Jacques Rosbif, ne l'oubliez pas.

*Elle sort.*



S C E N E X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS *à part.*

**E**lle a raison, cet homme n'a pas l'air avantageux, n'importe, faisons-lui politesse, ne nous démentons point. *A Rosbif* Monsieur, peut-on vous demander qui est-ce qui me procure de votre part l'honneur d'une attention si particulière.

ROSBIF.

La curiosité.

L E M A R Q U I S.

Mais encore ne puis - je sçavoir à quoi je vous suis bon ?

R O S B I F.

A me dire au vrai si vous êtes le Marquis de Polinville.

L E M A R Q U I S.

Oui , c'est moi-même.

R O S B I F.

Cela étant , je m'en vais m'asseoir pour vous voir plus à mon aise. *Il se met dans un fauteuil.*

L E M A R Q U I S.

Vous êtes sans façon , Monsieur , à ce qu'il me paroît.

R O S B I F , *d'un ton phlegmatique.*

Allons , courage , donnez-vous des airs , ayez des façons , dites-nous de jolies choses. Je vous regarde , je vous écoute.

L E M A R Q U I S.

Comment , Jacques Rosbif mon ami , vous raillez , je pense , vous tirez sur moi. Tant mieux morbleu , tant mieux. J'aime les gens

30 LE FRANCOIS A LONDRES,  
qui montrent de l'esprit , & même à mes dé-  
pens. Je vois que vous êtes venu ici pour  
faire assaut d'esprit avec moi. Touchez là.  
C'est me prier d'une partie de plaisir. Mais  
prenez garde à vous , je suis un rude jouëur ,  
je vous en avertis , j'en ai defarçonné de plus  
fermes que vous. Quand ma cervelle est une  
fois échauffée , vous diriez d'un feu d'artifice.  
Cene sont que fusées , ce ne sont que petards,  
bz , pif , paf , pauf , un coup n'attend pas l'au-  
tre. Eh quoi ! vous avez déjà peur , vous avez  
perdu la parole. Allons , du cœur , défendez-  
vous , rispoitez-moi donc. Je n'aime pas la  
gloire aisée , vous debutez par un coup de  
feu , & vous en demeurez là. Vous ne répon-  
dez rien. Là , avoïez du moins votre défaite.  
Hem , plait-il ? J'enrage , pas le mot ; hola,  
hey , Jacques Rosbif , vous dormez , reveillez-  
vous ; oh parbleu , voilà un animal bien taci-  
turne , je crois qu'il le fait exprès pour m'im-  
patienter , mais je n'en serai pas la duppe.  
Je vais suivre son exemple , & faire une con-  
versation à l'Angloïse.

*Il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif , le regarde  
long-tems sans rien dire ; ensuite il inter-  
rompt son silence de trois ou quatre bou-  
d'yed'o qu'il lui adresse en le saluant.*

Si quelqu'un s'avisoit d'écouter aux portes , il

seroit bien attrapé. C'est donc là, Monsieur, tout ce que vous avez à me dire. En vérité il faut avouer que votre conversation est bien agreable , & qu'il y a beaucoup à profiter avec vous. Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites? Il vous échappe des traits , mais des traits dignes d'être imprimez. A votre place j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties. Cela feroit un beau livre au moins.

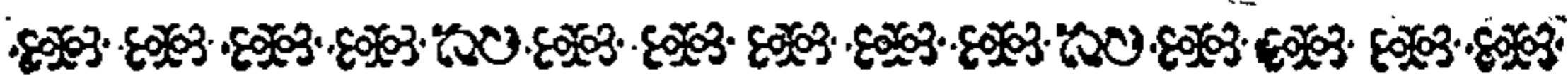
R O S B I F *se levant brusquement.*

Il n'ennuyeroit pas le Public. Il vaut mieux se taire que de dire des fadaïses , & se retirer que d'en écouter. Adieu , je vous ai donné le tems de déployer toute votre impertinence , & j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice , vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous laisser voir pour rien. Vous êtes un fort joli bouffon , & vous valez bien trois schelins. *il sort.*

## S C E N E X I.

L E M A R Q U I S *seul.*

J'Apprendrois à parler à ce brutal-là , s'il portoit une épée.



S C E N E X I I.

LE MARQUIS, ELIANTE, FINETTE.

F I N E T T E.

**E**H bien, Monsieur, avez-vous dégourdi  
notre homme ?

L E M A R Q U I S.

Va te promener, tu viens de me mettre  
aux prises avec le plus grand cheval de ca-  
rosse, l'animal le plus sot....

E L I A N T E.

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithetes à  
un homme qui doit être mon époux.

L E M A R Q U I S.

Lui, votre Epoux, Madame ? Ah, si je l'a-  
vois scû, il seroit parti avec deux oreilles de  
moins. Mais vous voulez badiner, & ce per-  
sonnage-là....

E L I A N T E.

Je ne badine point du tout. Mon Pere  
vient exprès pour ce mariage.

L E

## L E M A R Q U I S.

Et vous y consentirez.

E L I A N T E.

Je n'y aurois peut-être pas consenti , si vous aviez été plus raisonnable , mais votre indiscretion , & vos airs éventez.....

F I N E T T E.

Oh , ne querellons point , nous n'en avons pas le tems. Ne songeons qu'à nous bien entendre tous trois pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez , Madame , par tout oublier.

E L I A N T E.

Soit , je suis bonne , je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci. Mais ce sera la dernière , & à condition qu'il sera plus discret & plus retenu à l'avenir. Mon Pere arrive incessamment , ainsi , Monsieur , moderez cette vivacité Françoisé , quand vous le verrez. Sur-tout point d'airs & fort peu de manieres.

L E M A R Q U I S *avec affectation.*

Je vous proteste , je vous jure , Madame ,



34 LE FRANCOIS A LONDRES  
que je serai desormais le plus simple , le plus  
uni de tous les hommes.

E L I A N T E.

Fort bien. En me disant que vous serez le  
plus simple , le plus uni de tous les hommes,  
vous êtes tout le contraire. Vous donnez des  
coups de tête , vous gesticulez , vous par-  
lez d'un ton & d'un air.....

F I N E T T E.

Eh , Madame , voulez-vous que Monsieur  
le Marquis ait l'air d'un Caton à son âge.

L E M A R Q U I S.

Non , elle veut que j'aye l'air de Monsieur  
Jacques Rosbif son prétendu.

E L I A N T E.

Monsieur , je veux que vous ayez l'air rai-  
sonnable , & que vous preniez Monsieur le  
Baron pour modèle.

L E M A R Q U I S.

Moi , je ne copie personne , Madame , je me  
pique d'être original.

E L I A N T E.

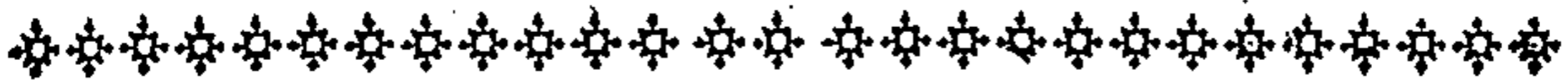
On le voit bien. Mais souvenez-vous tou-

# COMEDIE.

35

Jours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air & de conduite, & sur-tout que vous ne ferez plus de souper au Lion rouge. Adieu, je vous laisse. Finette & moi, nous allons au-devant de mon Pere.

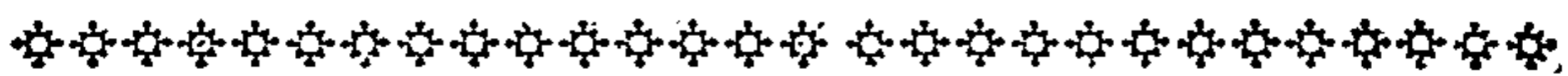
*elle sort avec Finette.*



## SCENE XIII.

LE MARQUIS *seul.*

**E**Lle me parle du Lion rouge. Qui diantre a pû l'informer du souper que j'y ai fait. Je suis encore prié pour ce soir. Mais voici le petit Milord Houzey ; c'est justement notre Amphytrion, je vais me dégager.



## SCENE XIV.

LE MARQUIS, MILORD HOUZEY.

MILORD HOUZEY.

**M**onsieur le Marquis j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à souper ce soir, mon Pere arrive aujourd'hui, & je viens pour vous prier de remettre la partie à une autrefois.

LE MARQUIS.

Je suis charmé du contre-tems, mon cher

36 LE FRANÇOIS A LONDRES,  
Milord, car aussi-bien je n'aurois pas pû être  
des vôtres.

M I L O R D H O U Z E Y.

Moi, j'en suis au desespoir. Je compte pour  
perdus tous les momens que je n'ai pas le bon-  
heur d'être avec vous. Vos conversations sont  
autant de leçons pour moi; plus je vous vois,  
& plus je sens la superiorité que vous avez sur  
nous.

L E M A R Q U I S *à part.*

Ce jeune homme est assez poli pour un  
Anglois.

M I L O R D H O U Z E Y.

Enseignez-moi de grace comment vous  
faites pour être si aimable. C'est un je ne sçai  
quoi qui nous manque, que je ne puis expri-  
mer.

L E M A R Q U I S.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper.  
Vos discours, vos façons, vous distinguent déjà  
de vos compatriotes. Vous sçavez vivre, vous  
sentez votre bien, & vous avez l'air François.

M I L O R D H O U Z E Y.

J'ai l'air François. Ah Monsieur, vous ne

pouvez me dire rien dont je sois plus flatté. C'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

L E M A R Q U I S.

Vous avez du goût, Milord, vous irez loin. Vous avez de la figure, vous avez des graces. Ce seroit un meurtre de les enfoûir, il faut les développer, Monsieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'acheve.

M I L O R D H O U Z E Y.

Et en quoi consiste précisément cet art ?

L E M A R Q U I S.

En des riens qui échappent, & qu'il faut saisir, en des bagatelles qui font les agrémens. Un coup de teste, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix, la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France. Oui comme cela.

M I L O R D H O U Z E Y.

Je ne l'oublierai pas, j'aime les airs, les manieres, les façons.

Doucement , Monsieur , allons bride en main. Ne confondons point , s'il vous plait , les uns avec les autres. Les airs sont distinguez des manieres , & les manieres des façons. On a des manieres , on fait des façons , on se donne des airs. Un homme du monde , par exemple , a des manieres ( écoutez ceci , c'est la quintessence du sçavoir vivre. ) Un homme du monde a des manieres par égard , par attention pour les autres , pour leur marquer la considération qu'il a pour eux , l'envie qu'il a de leur plaire & de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un Cercle ? il est toujours attentif à ne rien faire , à ne rien dire que d'obligeant ; il prête poliment l'oreille à l'un , répond gracieusement à l'autre. Applaudit celui-ci d'un souris , fait agréablement la guerre à celui-là , dit une douceur à la mere , & regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir ? la façon dont il le fait , est cent fois audeffus du plaisir même : par exemple , s'il sçait que vous avez besoin d'une somme d'argent , il vous la glisse doucement dans la poche sans que vous y preniez garde ; de toutes les manieres cette dernière est la plus belle ; mais par malheur c'est la moins usitée. Vous refuse-t'il quelque chose , ce qui est plus ordinaire , il affaisonne ce

refus de paroles si douces , & de tant de politesse , que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir sa femme ? il s'échappe adroitement , il vous laisse le champ libre. Et voilà ce qu'on appelle un homme qui sçait vivre , un homme qui a des manieres.

M I L O R D H O U Z E Y.

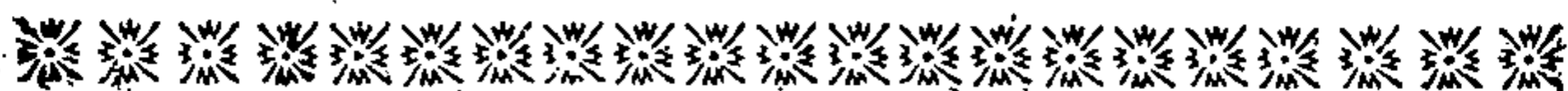
Et un homme bon à connoître. Monsieur le Marquis , & les façons ?

L E M A R Q U I S.

Un Provincial fait des façons par une politesse mal entendüe , par une ignorance des usages , & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel , il vous assommera de sa civilité mauffade. Il vous estropiera ; pour vous témoigner combien il vous estime , & fera aux coups de poing avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé , ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire passer le premier : on nomme cela être poliment brutal , ou brutalement poli. Ainsi souvenez - vous des façons pour n'en jamais faire.

M I L O R D H O U Z E Y.

Je n'y manquerai pas.



S C E N E X V.

MILORD CRAFF, LE MARQUIS,  
MILORD HOUZEY.

MILORD CRAFF *dans le fond du Théâtre.*

**J**E cherche par-tout mon fils, mais le voilà  
apparemment avec ce Marquis François ;  
affeyons-nous un peu pour écouter leur  
conversation.

MILORD HOUZEY.

Et les Airs ?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pénétré, qu'on y fasse attention. Est-il à la promenade ? il marche fierement la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui sont autour de lui, rangez-vous, Messieurs, regardez-moi passer, n'ai-je pas bon air ? Suis-je pas fait autour ? & vous, mes Dames les friponnes, qui me parcourrez des yeux en souriant, vous voudriez

me posséder , ~~vous voudriez me posséder.~~  
 Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance ?  
 il affecte une politesse de Seigneur , il lui  
 fait une inclination de tête , comme s'il lui di-  
 soit , allez , bon jour , Monsieur , je me sou-  
 viens de vous , je vous protege ; Entre-t'il quel-  
 que part ? il se précipite dans un fauteuil , une  
 jambe sur l'autre , tappe du pied , marmote un  
 petit air , joue d'une main avec son jabot , & se  
 caresse le menton de l'autre ; il s'en conte à  
 lui-même , & semble se parler ainsi. En verité  
 je suis un fripon bien aimable , & voilà un vi-  
 sage qui donne sûrement de la tablature à la  
 Dame du Logis. Va-t'il voir une Bourgeoise ?  
 eh , bon jour , ma petite Fanchonette , comment  
 te portes-tu ? te voila jolie comme un petit An-  
 ge. Ca vîte , qu'on vienne s'asseoir près de  
 moi , qu'on me baise , qu'on me caresse , qu'on  
 ôte ce gand , que je voye ce bras , que je le  
 mange , que je le croque ; tu détournes la tête ,  
 tu recules , tu rougis. Eh , fy donc , ma pau-  
 vre Enfant , tu ne sçais pas vivre , est-ce qu'on  
 refuse à un homme comme moi ? est-ce qu'on  
 se fait prier ? est-ce qu'on a de la pudeur  
 dans le monde ?

M I L O R D H O U Z E Y.

Voilà une instruction dont je ferai mon  
 profit.



## LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis là , paroît fat à bien des gens , mais cela est nécessaire : il faut s'afficher soi-même , il faut se donner pour ce qu'on vaut : il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Le monde ne vous estime qu'autant que vous vous prizez vous-même ; & de toutes les mauvaises qualitez qu'un homme peut avoir , je n'en connois pas de pire que la modestie, elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie , morbleu , c'est l'effronterie qui le met au jour , qui le fait briller.

M I L O R D H O U Z E Y.

A present que je sçai ce que c'est que les airs , ah que je vais m'en donner , que je vais m'en donner.

M I L O R D C R A F F,

Mon fils est dans de très-belles dispositions, & voilà un fort bel entretien.

M I L O R D H O U Z E Y.

Puisque nous sommes sur ce chapitre , je voudrois vous prier de m'apprendre quelles

sont les qualitez qui entrent neceffairement dans la composition d'un joli homme.

## L E M A R Q U I S.

Il faut être né d'abord avec un grand fond de confiance & de bonne opinion de soi-même ; un heureux penchant à la raillerie & à la médifance , avec un goût dominant pour le plaisir , & même pour le libertinage , un amour extrême pour le changement & pour la coquetterie.

## M I L O R D H O U Z E Y.

Oh, grace au Ciel, je suis fourni de tout cela.

## L E M A R Q U I S.

Mais pardeffus tout cela il faut avoir reçu de la nature les graces en partage , fans quoi les autres qualitez deviennent inutiles. De la liberté, du goût, de l'enjouement, du badinage, de la legereté dans tout ce que vous faites ; choisissez plutôt les bienséances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer, & s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grace, qu'une politesse avec platitude. Des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites; ne vous embarrassez pas du bon sens, pourvû que vous fassiez voir de l'esprit, on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

44 LE FRANCOIS A LONDRES.  
MILORD CRAFF *dans le fond du Théâtre.*

Quelle impertinence !

MILORD HOUZEY.

Il me paroît, Monsieur le Marquis, que vous oubliez deux qualitez importantes.

LE MARQUIS.

Lesquelles ?

MILORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément, & le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison, rien n'orne plus un discours qu'un mensonge dit à propos, ou qu'un ferment fait en tems & lieu.

MILORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possède assez bien; surtout je jure fort joliment, & personne ne prononcé mieux que moi, un Ventre bleu, un le Diable m'emporte, un la Peste m'étouffe.

MILORD CRAFF.

Ah ! le petit fripon.

C O M E D I E. 45  
L E M A R Q U I S

Eh, fy donc, Monsieur, ce sont des sermens usez, qui traînent par-tout; il faut des sermens plus distinguez, des sermens tout neufs. Je vous ferai present la premiere fois d'un Recueil d'imprécations & de sermens nouvellement inventez par un Capitaine de Dragons, revûs par un Officier de Marine, & augmentez par un Abbé Gascon qui avoit perdu son argent au trictrac. C'est un fort bon Livre, & qui vous instruira.

MILORD CRAFF *se levant brusquement.*

C'est trop de patience, je n'y puis plus tenir.

M I L O R D H O U Z E Y.

Ah! j'apperçois mon Pere. Je ne le croyois pas si près.

MILORD CRAFF *d'un air ironique.*

Vous voulez bien, M. le Marquis, que je vous remercie des bonnes & solides instructions que vous donnez à mon fils.

*à Milord Houzey d'un ton sec.*

Pour vous, Monsieur, je suis bien aise de voir comme vous employez votre tems.

MILORD HOUZEY *d'un air embarrassé.*

Monsieur le Marquis.... a la bonté... de me former le goût.



à dire de jolies choses sur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choses les plus communes.

M I L O R D C R A F F.

Si c'est là avoir de l'esprit, nous n'en avons pas ici, nous nous piquons même de n'en pas avoir; mais si vous entendez par esprit le bon sens.

L E M A R Q U I S.

Non, Monsieur, je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon sens. Le bon sens n'est autre chose que ce sens commun qui court les rues, & qui est de tous les Pays. Mais l'esprit ne vient qu'en France. C'est, pour ainsi dire, son terroir; & nous en fournissons tous les autres peuples de l'Europe. L'esprit ne fait que voltiger sur les matieres, il n'en prend que la fleur. C'est lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjôié, amusant, les délices des sociétés; un beau parleur, un railleur agréable, & pour tout dire, un François. Le bon sens au contraire s'appesantit sur les matieres en croyant les approfondir, il traite tout méthodiquement, ennuyeusement. C'est lui qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fleau des compagnies, un moraliseur, un revecreux, en un mot un...

48 LE FRANCOIS A LONDRES,

MILORD CRAFF.

Un Anglois, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Par politesse, je ne voulois pas trancher le mot, mais vous avez mis le doigt dessus.

MILORD CRAFF.

C'est-à-dire, selon votre langage, qu'un Anglois est un homme de bon sens qui n'a pas d'esprit.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MILORD CRAFF.

Et qu'un François est un homme d'esprit qui n'a pas le sens commun.

LE MARQUIS.

A merveille.

MILORD CRAFF.

Toute la nation Françoisé vous doit un remerciement pour une si belle définition. Mais puisque vous renoncez au bon sens, sçavez-vous bien, Monsieur, que je suis en droit de vous refuser l'esprit.

LE MARQUIS.

Allez, Monsieur, vous vous moquez des gens. Pouvez-vous me refuser ce que je possède, & que vous n'avez pas.

MILORD

M I L O R D C R A F F.

Je prétends vous prouver que l'esprit ne peut exister sans le bon sens.

L E M A R Q U I S.

Exister ; exister ! voilà un mot qui sent fûrieusement l'Ecole.

M I L O R D C R A F F.

Quoique je sois homme de condition , je n'ai pas honte de parler comme un sçavant , & je vous soutiens que l'esprit n'est autre chose que le bon sens orné ; qu'ainsi.....

L E M A R Q U I S.

Ah ! vous m'allez pousser un argument.

M I L O R D C R A F F.

Je ferai plus ; je vous démontrerai...

L E M A R Q U I S.

Non , Monsieur , on ne me démontre rien ; on ne me persuade pas même.

M I L O R D C R A F F.

Quelque opiniâtre que vous soyez , je vous convaincrâi par la force de mon raisonnement.....

L E M A R Q U I S.

Vous avez là un Diamant qui me paroît beau , & merveilleusement bien monté.

D



LE FRANCOIS A LONDRES,  
MILORD CRAFF.

Ne voilà t'il pas mon homme d'esprit, qu'un rien distrait, qu'une niaiserie occupe, tandis qu'on agite une question serieuse.

LE MARQUIS.

Eh! Monsieur, ne voyez-vous pas que c'est une maniere adroite dont je me sers, pour vous avertir poliment de finir une dissertation qui me fatigue.

MILORD CRAFF.

C'est une chose étonnante que le bon sens vous soit à charge, & qu'il n'y ait que la bagatelle.....

LE MARQUIS *chante.*

Sans l'amour & sans ses charmes  
Tout languit dans l'Univers,

MILORD CRAFF.

Pour un garçon qui fait metier de politesse, c'est bien en manquer; & je suis bien bon de vouloir faire entendre raison à un Calotin.

LE MARQUIS.

Alte-là, Monsieur, quand on nous attaque par un trait, par un bon mot, nous tâchons d'y répondre par un autre; mais quand on va jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossierement des injures, voicy notre réplique. *Il tire l'épée.*

## S C E N E X V I I.

LE MARQUIS, MILORD CRAFFÉ,  
LE BARON.

LE BARON *saisissant l'épée du Marquis.*

**A**Rrête, Marquis, apprens qu'à Londres,  
il est défendu de tirer l'épée.

L E M A R Q U I S.

Comment; morbleu, on m'ennuira, & je ne  
pourrai pas le témoigner; ensuite on m'outra-  
gera, & il ne sera pas permis d'en tirer ven-  
geance. Ah! j'en aurai raison, fût-ce de toute  
la ville.

M I L O R D C R A F F É.

J'ai besoin de tout mon phlegme pour con-  
tenir ma juste colere.

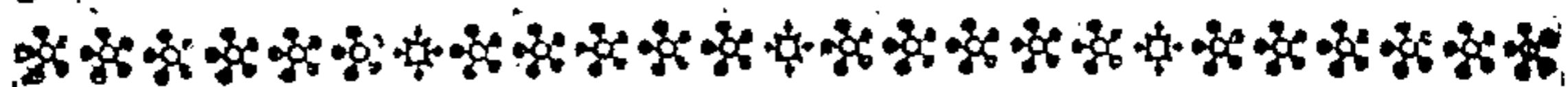
L E B A R O N *au Marquis.*

Modere ce transport. Tu n'es pas icy en  
France.

L E M A R Q U I S.

Je fors, car si je demeurois plus long tems, je  
ne ferois pas mon maître. Adieu, Monsieur,  
de l'Angleterre; si vous avez du cœur, nous  
nous verrons hors la ville. *il sort.*

LE FRANÇOIS A LONDRES;



SCENE XVIII.

LE BARON, MILORD CRAFF.

Je vous fais réparation pour lui, Monsieur, je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son Pays pour la première fois, & qui croit que toutes les mœurs doivent être françoises.

MILORD CRAFF.

En verité, Monsieur, vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient?

MILORD CRAFF.

Vous êtes François, & vous êtes raisonnable.

LE BARON.

Eh, Monsieur, pouvez-vous donner un préjugé si peu digne d'un galant homme, tel que vous me paroissez être, & décider de toute une Nation sur un étourdi comme celui que vous venez de voir. Croyez-moi, Monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs, & s'il se trouve parmi nous des impertinens, nous les regardons du même oeil que vous, & nous sommes les premiers à connoître & à jouer leur ridicule. D'ailleurs c'est un malheur que nous partageons avec les

C O M E D I E.

53

autres peuples. Chaque Nation a ses travers, chaque Pays a ses Originaux. Sortez donc, Monsieur, d'une erreur, qui vous fait tort à vous-même, & rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

M I L O R D C R A F F.

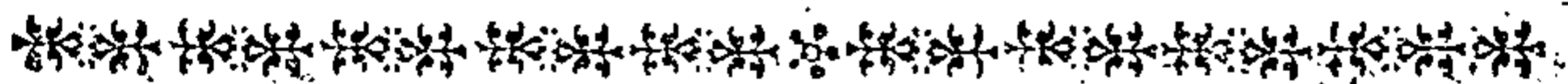
Ouy, Monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse & d'agrément. Je vous demande votre amitié avec votre estime. Vous venez d'emporter toute la mienne.

L E B A R O N.

Ah! Monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse & que je vous témoigne la joie que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, & d'un Anglois de votre mérite. La victoire est trop flatteuse pour ne pas en faire gloire.

M I L O R D C R A F F.

Adieu, Monsieur, je suis tout pénétré de ce que vous m'avez dit. *Il sort.*

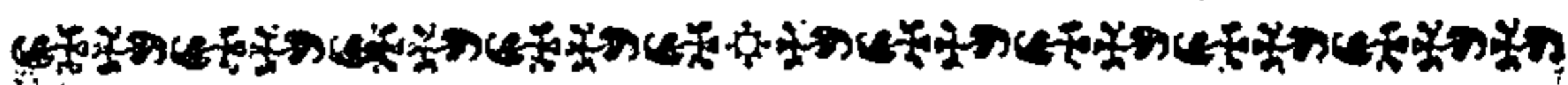


S C E N E X I X.

L E B A R O N *seul.*

C'Est ainsi que les hommes se préviennent les uns contre les autres sans se connoître.

74 LE FRANCOIS A LONDRES,  
quelques raisonnables qu'ils soient, ils ne sont  
pas à l'abry des préjugez de l'éducation.



S C E N E X X.

LE BARON , FINETTE.

F I N E T T E.

**A** H ! Monsieur , sçavez-vous à qui vous  
venez de parler là.

L E B A R O N.

A un très galant homme. C'est tout ce que  
j'en sçai.

F I N E T T E.

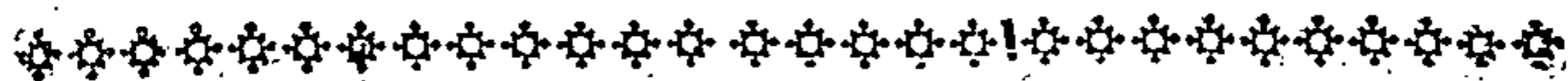
C'est au Pere de ma maîtresse.

L E B A R O N.

Au Pere d'Eliante ! l'Avanture est heureuse  
pour moi.

F I N E T T E

Elle ne l'est guere pour M. le Marquis. Il  
vient sans le connoître d'avoir du bruit avec  
lui, il m'a dit la chose tout en colere, ensuite  
il est sorty sans vouloir m'écouter. Il faut ju-  
stement que cela lui arrive dans le tems que  
ma maîtresse & moi nous avions fait revenir  
Milord Craff de la mauvaise idée qu'on lui  
avoit donnée de lui ; qu'il étoit prêt de l'acce-  
pter pour Gendre.



## S C E N E X X I.

LE BARON, ELIANTE, FINETTE.

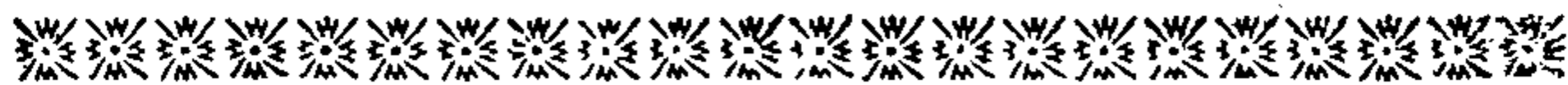
LE BARON à *Eliante*.

**E**H bien ! Madame êtes-vous déterminée ?  
ELIANTE.

Ouy , à suivre en tout les volontez de mon Pere. Ainsi Monsieur , si vous voulez m'obtenir c'est à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON.

Madame, j'y vole.



## S C E N E X X I I.

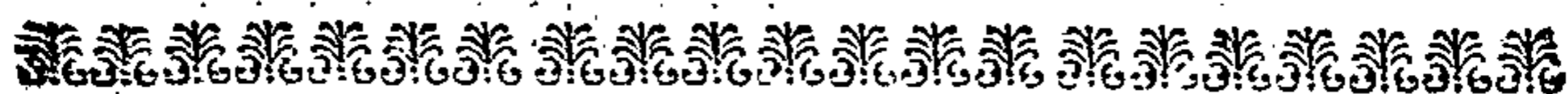
ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

**Q**ue faites-vous, Madame ?  
ELIANTE.

Ce que je dois faire, après ce que je viens d'apprendre du Marquis, si je lui pardonnois, je serois indigne de l'amitié de mon Pere. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, & me donne pour le Marquis tout le mépris qu'il merite.

56 LE FRANCOIS A LONDRES,

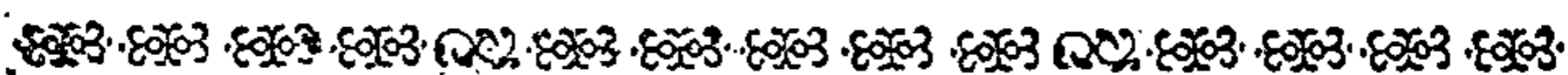


SCENE XXIII.

MILORD CRAFF, LE BARON, ROSBIF,  
ELIANTE, FINETTE.

MILORD CRAFF *au Baron & à Rosbif.*

**M** Effieurs, je ne puis vous répondre qu'en  
présence de ma fille. Mais la voici.



SCENE XXIV. & dernière.

MILORD CRAFF, LE BARON, LE  
MARQUIS, MILORD HOUZEY, ROS-  
BIF, ELIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY *tenant le Marquis par  
la main. A Milord Craff.*

**M** On Pere, voilà M. le Marquis qui est  
au desespoir de ce qui s'est passé. Il est  
naturellement si poli...

M I L O R D C R A F F.

Taisez-vous petit Coquin. Vous avez vous-  
même besoin de quelqu'un qui me parle pour  
vous.

LE MARQUIS *à Milord Craff.*

Monfieur, je n'avois pas l'honneur de vous  
connoître.

M I L O R D C R A F F.

Il suffit, Monsieur ; j'excuse votre jeunesse. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui représenter. . . .

E L I A N T E.

Non, mon Père, décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez sera toujours sûr de me plaire.

LE MARQUIS, *parle bas à Eliante.*

Vous risquez de me perdre, vous vous en repentirez, Madame.

M I L O R D C R A F F à *Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, & qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous & de moi. Monsieur le Marquis vous êtes un fort joli Cavalier.

L E M A R Q U I S.

Je le sçai, Monsieur.

M I L O R D C R A F F.

Mais vous faites trop peu de cas de la raison, & c'est la chose dont on a plus de besoin dans un



LE FRANCOIS A LONDRES,  
état aussi serieux que celui du mariage.

*à Jacques Rosbif.*

Pour vous, Monsieur, vous avez un fond de raison admirable, mais vous negligez trop la politesse, & elle est necessaire pour rendre un Mariage heureux, puisqu'elle consiste en ces égards mutuels, qui contribuent le plus au contentement de deux Epoux. Vous ne trouverez donc pas mauvais, Messieurs, que je vous prefere Monsieur le Baron, qui réunit l'un & l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON *à Milord Craff.*

C'est vous, Monsieur, qui faites le mien; mais il ne peut être parfait, si le cœur de Madame n'est d'accord avec vos bontez.

E L I A N T E.

N'en doutez point, Monsieur, puisque mon Pere me donne pour Epoux l'homme du monde que j'estime le plus.

LE M A R Q U I S.

Adieu, Madame, vous êtes plus punie que moi. Vous m'aimez & je pars. *Il s'en va.*

M I L O R D H O U Z E Y.

Nous partons. Je vais faire mon cours de politesse en France. *Il sort.*

R O S B I F à *Milord Craff.*

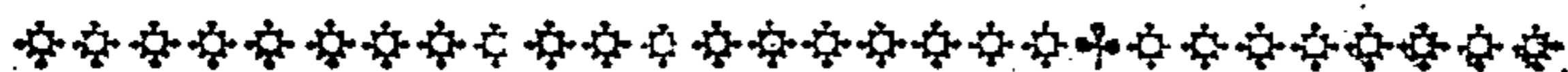
Adieu, je vous pardonne de m'avoir refusé.  
Ce François là merite d'être Anglois, vous ne  
pouviez pas mieux choisir. *Il se retire.*

L E B A R O N à *Milord Craff.*

Vous venez, Monsieur; de me convaincre  
que rien n'est au-dessus d'un Anglois poly.

## M I L O R D C R A F F.

Et vous m'avez fait connoitre, Monsieur,  
que rien n'approche d'un François raisonnable.



## A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des  
Sceaux *Le François à Londres, Comedie.* Le Pu-  
blic en a vû les representations avec plaisir, & je  
crois qu'il en recevra favorablement l'impression.  
Fait à Paris ce 4. Août 1727.

DANCHET.

*Privilege du Roy.*

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE  
ET DE NAVARRE, A nos Amez & Féaux Conseillers, les  
Gens tenans nos Cours de parlement, Maître des Requêtes ordinaire de  
notre Hôtel, grand Conseil, prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux,  
leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra.  
SALUT, Nôtre bien Amé JEAN BOUDOT Libraire à Paris; Nous  
ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'im-  
pression d'un Ouvrage qui a pour Titre, *Le François à Londres,  
Comedie*; offrans pour cet effet de le faire imprimer en bon papier &  
beaux caracteres; suivant la feuille imprimée & attachée pour modele

Tous le contrescel des presentes, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Ouvrage cy-dessus specifie, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes; FAISONS defenses à tous Libraires Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualite & condition quelles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixieme Avril mil sept cent vingt cinq; & qu'avant que de l'exposer en vente le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée es mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'Original: COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le onzieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent vingt sept, & de notre regne le treizieme. Par le Roy en son Conseil.

DE St. HILAIRE.

*J'ay fait part aux Sieurs BARBOU au present Privilege, à Paris ce quatorzieme Septembre mil sept cent vingt sept.*

BOUDOT.

*Registré ensemble la Cession sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 693. fol. 560. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. à Paris le seize Septembre mil sept cent vingt sept.*

BRUNET, Syndic.

